

L'Abbeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 323.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 28 JANVIER 1895

Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abbeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.
Entered at the Post Office at N. Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 28 JANVIER 1895.

PREMIER DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE
Trois mois \$12 00
Six mois 6 00
Un an 3 00
On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.
Trois mois \$3 00
Six mois 1 50
Un an 1 00
Trois mois 75

FEUILLETON.

LES DRAMAS DE LA VI.

LE SECRET

TOMBE.

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INÉDIT.

TROISIÈME PARTIE.

LE FILS.

(Suite.)

notre jeune fille; vous lui avez mis dans la tête des idées de grandeur.
—En quoi cela pourrait-il nuire à vos projets?
—Vous ne me comprenez pas, dit-elle d'un ton sec, vous ne pouvez pas me comprendre.
—C'est vrai, puisque je ne sais absolument rien de ce que vous voulez faire. Mais rassurez-vous, madame Prudence, j'ai si peu troublé l'imagination de Mlle Georgette, si peu mis dans sa tête des idées de grandeur, qu'elle m'a écouté très froidement; je pourrais dire avec indifférence. Je suis tenté de croire qu'elle n'a pas pris mes paroles au sérieux. Elle n'a pas la moindre ambition, elle ne tient nullement à être riche, elle ne se nettement déclaré, et son nom de Georgette lui suffit; j'ai qu'une crainte, madame Prudence, c'est qu'elle ne se refuse à faire valoir ses droits pour rentrer en possession de la fortune dont on l'a dépossédée.
—Allons donc!
—C'est comme je vous le dis, madame Prudence. Toutes les jeunes filles ont leurs idées, et cette petite Georgette a les siennes.
—Vous prétendez qu'elle n'est pas heureuse auprès de son père adoptif?
—Pas heureuse du tout; mais elle espère un sort meilleur.
—Et bien, alors?
—Mlle Georgette a son rêve, et ce qu'elle rêve, ce ne sont pas des châteaux en Espagne.
—Que rêvez-elle donc?
—Ce qu'elle rêve, c'est de faire valoir toutes les jeunes filles, madame Prudence, un mari.
La mère de Paul ne put s'empêcher de tressaillir.
—Apprenez donc, continua Forestier, que Mlle Georgette aime un jeune homme dont elle est aimée, m'a-t-on dit, et qui épousera si, comme on le croit, ses intentions sont honorables.
—Ah! fit la marchande à la toilette, devenue très pâle.
—Mais on a été jeune, reprit Forestier, et l'on sait ce que valent les jeunes gens; ceux d'aujourd'hui ne sont certainement pas meilleurs que ceux de mon temps. Pour ma part je ne vois qu'un séducteur dans l'homme de Georgette; il cherche à en faire sa maîtresse, voilà tout.
Mlle Prudence s'agitait sur son siège avec un malaise visible.
—Dame! poursuivait Forestier, elle est fort apprêtée, mais elle ne possède, quant à présent, que sa beauté et sa sagesse, deux choses qui peuvent la faire ardemment désirer, mais pas épouser; on ne se marie plus, aujourd'hui, que pour l'argent; on n'épouse pas une servante d'auberge.
Mlle Georgette se laissera prendre, comme tant d'autres, aux belles paroles, aux fausses promesses du séducteur, et laisse l'épouse maltraitée, de souffrir au "Faisan doré", elle deviendra sa maîtresse.
—Jamais cela, jamais! s'écria Mme Prudence avec une sorte de violence et un éclair sombre dans le regard.
—C'est, selon moi, ce qui doit arriver; mais si vous pouvez l'empêcher...
—Oui, oui, je l'empêcherai! prononça-t-elle sourdement.
—Alors, n'attendez pas trop à vous mêler de cette affaire.
—Qui est-il cet amoureux, dit-elle à la marchande à la toilette?
—Il n'est pas de Montlhéry, mais de Paris.
—Comment a-t-il connu la jeune fille?
—Ce garçon, une espèce de rapin, est venu à Montlhéry pour dessiner des vues, des paysages; il a rencontré Georgette, a dû se dire: "Mâtin, la belle fille!" et il a pris une chambre à l'hôtel du "Faisan doré", afin de faire plus facilement sa cour.
—Alors, il demeure à l'auberge?
—Non, il n'y vient que de temps à autre.
—Et vous dites que c'est un artiste?
—Oh! un artiste si l'on veut; il n'est sans doute qu'un de ces amateurs que l'on rencontre armés de tout l'attirail des artistes, tous les jours sur le point de produire un chef-d'œuvre, mais qui ne produisent jamais rien.
—Mais son nom, dites-moi donc son nom! s'écria-t-elle.
—Son nom, mais je ne le rappelle! Oui, oui, il se nomme Lebrun, Paul Lebrun.
—Hein! vous dites?...
—Je dis que le garçon en question se nomme Paul Lebrun.
La marchande à la toilette resta un instant comme hébétée, n'en pouvant croire ses oreilles. Toutefois, elle eut la force de se contenir, et se dit le raisonnement de son regard trahissait la satisfaction, la joie qu'elle éprouvait. Ah! comme le hasard faisait bien les choses! A son tour, elle pouvait dire comme Forestier:
"Tout arrive comme si je l'avais commandé."
Devant elle les plus grosses dif-

feultée s'aplanissaient; maintenant les choses allaient marcher d'elles-mêmes; elle n'avait plus qu'à diriger les événements.
—Quel changement! se disait Forestier en regardant son allié avec une sorte de stupeur; tout à l'heure elle était furieuse, la voici à présent toute rayonnante; c'est drôle, oui, très drôle. Quelle femme étonnante! Une véritable énigme.
—Ainsi, reprit-elle, ce beau séducteur se nomme Paul Lebrun?
—Oui, et vous ne paraissez pas le craindre beaucoup.
—Quand vous m'avez parlé de cet amoureux, Forestier, ma première impression a été mauvaise; mais j'ai réfléchi et me suis dit que peut-être ce jeune homme pourrait servir mes projets.
—Vous le connaissez?
—Non, mais je ferai sa connaissance.
—Forestier secoua la tête.
—Je ne comprends pas, dit-il.
—Encore une fois, vous n'avez pas besoin de comprendre.
—Alors je n'ai qu'à m'incliner, mais je peux vous dire, madame Prudence, que vous êtes une femme bien étrange.
—Je le sais, Forestier.
—Pourtant, madame Prudence...
—Et bien!
—Ne puis-je savoir au moins quelque chose de ce que vous avez l'intention de faire?
—Mais je ne le sais pas encore moi-même.
—Quel rôle allez-vous me donner à jouer?
—Aucun.
—Alors je n'aurai rien à faire?
—Rien.
—La besogne ne sera pas difficile; mais rien, ce n'est guère.
—C'est assez.
—Vous m'annulez.
—Non, je vous réserve; il peut venir un moment où j'aurai besoin de vous. Quant à présent, laissez-moi faire, je garde l'entière direction de l'entreprise; et cela, je vous le dis encore, dans notre intérêt à tous deux. Par exemple, ce que j'ai surtout à vous recommander, c'est de garder le silence.
—Forestier hochait soucieusement la tête.
—Ainsi, dit-il, je ne dois rien savoir et je ne saurais rien?
—N'insistez pas, répliqua-t-elle presque durement; et tachez d'être patient; plus tard, le résultat obtenu, vous saurez ce que j'aurai fait. Voyez, êtes-vous donc si à plaindre? Comment, je vais travailler à votre fortune et vous n'êtes pas content! En vérité, vous êtes bien peu raisonnable! Et puis, entre nous, que pourriez-vous faire? Vous oubliez que vous êtes sorti de prison il y a quelques mois à peine, et vous ne voyez pas que votre intervention dans l'affaire pourrait la compromettre. Vous devez rester dans l'ombre.
—Forestier regarda la tête sous cette argumentation à laquelle il n'avait rien à répondre; mais une lueur fauve brilla dans ses yeux.
—D'ore, reprit la marchande à la toilette, prenez patience et ayez confiance en la promesse que je vous ai faite.
—Forestier fit entendre une sorte de grognement, mais n'osa pas exprimer autrement la colère sourde qui grondait en lui.
Ainsi, il lui fallait subir la domination de cette femme. Mais il avait besoin d'elle et il était obligé de se résigner.
—Elle ne pleurait plus autant, la pauvre Georgette; on aurait dit que chez elle la source des larmes se tarissait; mais si elle pleurait moins, parce qu'elle se contenait, ses souffrances n'en étaient que plus cruelles.
La clarté de ses grands yeux noirs s'était éteinte; il lui souriait ne se montrant plus sur ses lèvres; la riposte jeune fille d'autrefois n'existait plus; Georgette n'était plus Georgette.
Mélancolique, n'ayant plus de goût à rien, elle allait et venait un peu automatiquement, comme lassée, trouvant de plus en plus lourd le fardeau de la vie. On pouvait la croire atteinte d'une de ces maladies de langueur qui, lentement, accomplissent leur œuvre fatale et font ouvrir une tombe où disparaissent en même temps la jeunesse, la grâce et la beauté.
Le patron du "Faisan doré" et Clarisse, sa servante, ne s'apercevaient de rien, ou plutôt ils ne voulaient rien voir; peut-être se réjouissaient-ils de ce mal étrange, inconnu, qui minait la jeune fille, la faisait dépérir à vue d'œil et, sans doute, menaçait sa vie.
Evidemment, Georgette gênait Clarisse dans ses vues ambitieuses, et elle sentait que tant que la jeune fille serait là elle n'obtiendrait pas de Célestin Reboul un tant soit peu de sa faveur, qu'elle voulait lui arracher par la persuasion ou tout autre moyen.
Si, mal conseillé par son dévoué ami, Georgette n'avait pas eu ses bons amis Delmas, qu'elle se serait dévouée à tout, profondément dévouée, voyant l'avenir tout en noir, sans aucune lueur d'espérance, dégoûtée de la vie comme elle l'était, elle n'aurait pas pris la

funeste résolution de mettre fin à ses jours.
Il est des suicides qui n'ont que pour cause futile, Georgette aurait pu donner bien des raisons que nous connaissions pour justifier le sien.
Heureusement, si endolorie que fut son cœur, celle-ci résista à certaines défaillances.
D'ailleurs, M. Delmas et Mme Delmas s'efforcèrent d'exciter Georgette à la patience, à la résignation; ils ne faisaient pas de sermons, ils parlaient au nom de leur amitié pour la jeune fille, de l'intérêt qu'ils lui portaient; c'étaient des paroles de cœur qu'ils faisaient entendre. Ils ne parvenaient pas à consoler l'affligée, mais en lui parlant de sa jeunesse, de jours meilleurs, de tout ce qu'elle avait le droit d'espérer et d'attendre de l'avenir, ils relevaient son courage abattu, tranquillaient son esprit révolté, adouciaient l'amertume de ses pensées, et apportaient l'apaisement dans sa pauvre âme tourmentée.
Si ce baume versé dans le cœur de Georgette ne le guérissait pas, il était du moins un soulagement. De fait, il semblait à la jeune fille qu'elle souffrait moins, qu'elle n'était plus aussi désespérée quand elle se trouvait auprès de ces braves gens qui l'aimaient sincèrement et lui parlaient avec douceur, avec bonté, comme si elle eût été leur fille.
Mais ce n'était là qu'une éclaircie dans son ciel noir, chargé d'orages. A peine revenue chez son père adoptif, elle retombait dans la réalité de sa douloureuse existence, c'est-à-dire dans le découragement, les désespérances, les inquiétudes.
Etant donnée la situation dans laquelle se trouvait Georgette, nature ardente et passionnée, donnée d'une grande sensibilité et ayant toutes les délicatesses du cœur, on comprend quel ravage devait faire en elle son amour qu'elle avait donné sans réserve à un homme qu'elle croyait méconnu, dédaigné.
Une après-midi, vers deux heures, c'était un lundi, Georgette descendit de sa chambre, prête à sortir.
—On vau-t-il lui demanda Reboul d'un ton rude.
—Chez M. Delmas, répondit-elle.
—Alors, c'est différent, va. L'amburgeiste tenait à ménager le secrétaire de la mairie, qui déjà lui avait rendu quelques services. Georgette avait bien l'intention de faire une visite à Mme Delmas, mais à moitié chemin elle changea d'idée. Elle éprouvait le besoin d'être seule et de raviver la blessure de son cœur en se plongeant dans l'état de son esprit.
Quittant brusquement la rue, elle s'enferma dans une rue qui la conduisait hors de la ville. Instinctivement, on plutôt inconsciemment, elle prit un sentier et fut toute surprise lorsqu'elle arriva au bord de la rivière, à l'endroit où pour la première fois, elle avait rencontré Paul Lebrun.
Elle s'arrêta. Un long soupir s'échappa de sa poitrine et des larmes coulèrent dans ses yeux.
C'était là plus de deux toff-treffes vertes, qu'elle s'était assise entre les deux enfants; un peu plus loin elle reconnaissait la pauvre Parisienne avait installé son cheval.
Comme elle courait, le temps était si agréable, l'atmosphère tiède, et le soleil jetait des tons curieux sur le paysage et les feuilles des arbres déjà jaunies. Mais on était en octobre, les oiseaux ne chantaient plus, et elle... Oh! elle avait la tristesse dans l'âme et des sanglots dans la poitrine.
Elle s'assit et d'un oeil morne elle regarda couler l'eau où, de temps à autre, apparaissaient quelques ablettes.
Il lui était pénible de se trouver à cet endroit qui lui rappelait son bonheur évanoui; et cependant il lui semblait qu'elle serait heureuse d'y rester toujours et d'y mourir.
Comme elle comprenait bien, à ce moment, le désespoir de ces pauvres filles qui ne peuvent survivre à la perte de leurs premières illusions!
Georgette était tellement absorbée dans ses pensées qu'elle n'avait pas entendu le train venant de Paris s'arrêter à la gare, puis reprendre sa marche, laissant derrière lui un long panache de fumée.
Plusieurs personnes étaient descendues du train, entre autres Paul Lebrun, qui, enfin, allait revoir sa bien-aimée Georgette.
Au lieu de monter dans la voiture de Montlhéry, comme il le faisait d'habitude, le jeune artiste préféra faire le trajet à pied, mais pour qu'il, au lieu de se rendre directement à la ville, éprouvât-il le désir d'aller jusqu'à la rivière et de s'arrêter un instant à cet endroit où pour la première fois il avait vu Georgette?
Peut-être avait-il le pressenti-

ment que la jeune fille était là. Evidemment, il y avait là une attraction mystérieuse. C'était comme si les deux cœurs se fussent donnés rendez-vous.
En effet, c'est à peine si Paul fut surpris quand, dans une femme assise au bord de l'eau, il reconnut Georgette; mais comme son cœur se mit à battre violemment!
Il s'approcha doucement, et ce fut seulement quand il toucha de la main l'épaule de la jeune fille qu'elle se leva brusquement en poussant un cri.
Paul était si heureux de trouver là Georgette qu'il ne remarqua point, d'abord, la pâleur de son visage et l'expression douloureuse de son regard.
—Georgette, ma Georgette! s'écria-t-il en s'emparant de ses mains, qu'elle n'est pas la force de retirer, quelle heureuse idée vous avez eue de venir ici aujourd'hui! Quelle joie, quel bonheur de vous revoir! Ah! si vous saviez comme il me tardait de me retrouver auprès de vous!
Un peu brusquement, elle dégagea ses mains.
—Oh! fit-il.
Alors il s'aperçut de sa pâleur et vit dans ses yeux des larmes qu'elle s'efforçait de retenir.
—Georgette, s'écria-t-il, pourquoi ne me dites-vous rien? Georgette, qu'avez-vous?
Elle resta silencieuse. Elle était oppressée, une émotion violente soulevait sa poitrine, les sanglots lui montaient à la gorge.
—Georgette, reprit Paul d'une voix assurée, vous n'effrayez pas. Mon Dieu! mais qu'avez-vous?
—Enfin, fiamme un effort, elle répondit d'une voix étranglée:
—Je suis malheureuse.
—Malheureuse! s'écria-t-il.
—Oui, bien malheureuse.
—Que vous a-t-on fait?
—Demandez-le à vous-même, répondit-elle.
Et ne pouvant plus se contenir, elle se mit à sangloter.
—Mais je ne comprends pas! s'écria-t-il éperdu.
—Ah! si, si, je crois comprendre... Georgette, ma chère Georgette, oui, il y a plus de quinze jours que je ne suis pas venu à Montlhéry; vous voulez m'en punir, mais vous me pardonnez. Ah! elles m'ont paru longues ces deux semaines, longues comme des siècles... Mais des choses sérieuses, je peux même dire graves, très graves, m'ont retenu; il m'a été impossible de m'absenter de Paris, je vous le jure. Et quand vous saurez...
—Je n'ai pas à savoir ce que vous faites à Paris, dit-elle froidement, en faisant un pas en arrière afin de mettre entre elle et lui une plus grande distance.
—La regarda avec un doux regard étonné. Puis, d'un ton de douce autorité:
—Georgette, dit-il, que signifie cet accueil que vous me faites? N'avez-vous pas le droit d'être surprise, dites? Georgette, répondez-moi, que vous a-t-il fait?
—Pour vous, monsieur Paul, je que vous m'avez fait, n'est rien, sans doute; mais pour moi, c'est un mal très grand, irréparable, le plus cruel qui pouvait m'arriver.
—Mon Dieu! mais je ne comprends pas!
—Monsieur Paul, vous vous êtes fait aimer de la pauvre Georgette, je vous aime et, je le sens, je mourrai de mon amour.
—Georgette!
—Je n'ai qu'un reproche à vous adresser, monsieur Paul; c'est de m'avoir fait entrevoir un bonheur qui n'était plus pour moi. Ah! pourquoi m'avez-vous dit que vous m'aimiez? pourquoi avez-vous ainsi troublé, brisé ma vie?
—Avant de vous connaître, je n'étais pas malheureuse, c'est vrai, mais j'avais la tranquillité de l'esprit et la paix du cœur.
—Il y a eu vos paroles, monsieur Paul, à l'intérieur de vous me troubliez; j'avais tant besoin d'un ami, tant besoin d'aimer et de me sentir aimée! C'est ce grand besoin d'affection, de tendresse, qui m'a rendue si crédule.
—Que dit-elle, mais que dit-elle! dit-il, murmura l'artiste, qui écoutait tout frémissant.
—Je voyais en vous un appui, monsieur Paul, j'avais mis en vous toute ma confiance, et vous m'avez trompé.
—Trompé? je vous ai trompé!
—Vous ne m'aimiez pas, vous vouliez faire de moi votre maîtresse!
—Oh! ne dites pas cela, ne le dites pas!
—Je ne puis expliquer autrement vos inutiles paroles d'amour; vous n'avez qu'un but, monsieur Paul; m'avoir pour maîtresse.
—Georgette, je n'ai jamais eu cette misérable pensée; et en vous entendant parler ainsi, je crois faire un mauvais rêve. Ah! vous ne me feriez pas plus de mal en me frappant au cœur d'un coup de poignard.
—Mais que voulez-vous donc?

de toi: "Elle m'a ouvert l'avenir, je lui dois ma gloire."
—Paul, répondit-elle en proie à une violente émotion; je ne suis rien, mais votre amour m'élève et le mien sera à la hauteur de toutes les déceptions. Quoi qu'il puisse arriver, Paul, rien ne pourra plus détruire ma confiance en vous, et le doute, le doute qui fait tant de mal, ne viendra plus assombrir mon âme. Mais je voudrais bien vous demander...
—Dites, ma chérie.
—Paul, quand serai-je votre femme?
—J'attendais votre question, ma Georgette, je vais y répondre. Mais il n'est pas encore bien tard, et comme je crains pour vous la fatigue, ass-yons nous.
—Quand ils se furent assis, elle se serait contre lui, l'artiste reprit la parole.
—Pendant que vous doutiez de ma sincérité, Georgette, dit-il, et que vous m'accusiez de vous avoir trompé, je pensais à vous, et pendant ces quinze jours passés sans vous voir, je puis vous dire que je n'ai rien fait qui ne fût en vue de notre bonheur à tous deux.
—Si y a un mystère dans votre vie, ma bien-aimée, il y a une grande douleur dans la mienne.
—Oh!
—Ne vous effrayez pas et laissez-moi continuer.
—Un grand devoir, un devoir impérieux, s'impose à moi. Je ne veux pas vous le cacher, Georgette, je n'avais pas encore huit ans lorsque mon père s'est violemment séparé de ma mère; je la croyais morte depuis longtemps lorsque, tout à coup j'appis qu'elle existait, qu'elle était revenue à Paris après avoir vécu de longues années loin de la France, et je l'ai revue.
En ce moment, je me trouve entre un père qui se venge, que j'aime, mais courroucé, ne veut rien entendre, et une mère malheureuse par sa faute, qui n'a qu'un seul droit, celui de regretter amèrement le bonheur qu'elle a perdu.
Mon devoir, vous le comprenez, Georgette, est d'amener une réconciliation, ou tout au moins un rapprochement entre mon père et ma mère; notre mariage dépend de ce rapprochement et je n'ai pas besoin de vous dire combien je le désire ardemment. J'arriverai à un heureux résultat, c'est certain, mais pas aussi vite que je le voudrais. Hélas! et vous devez tout de plus attendre patience.
La jeune fille s'échappa un long soupir.
—Georgette, reprit Paul, en lui entourant la taille de son bras, serez-vous patiente?
—Oui, répondit-elle, mais ne soyez jamais trop longtemps sans venir à Montlhéry.
—Mon cœur m'y amènera.
—Mon bonheur sera de penser à vous constamment; mais je sens bien que si je ne vous vois pas, je serais malheureuse.
—Chère adorée!
—Je vous aime, Paul, oh! oui, je vous aime! Et je vous aime, si je n'avais plus votre amour, je mourrais!
—Mon amour est à vous pour la vie, ma chérie; faut-il vous le répéter encore que vous serez ma femme aimée, adorée, et bientôt, je l'espère.
Elle la regarda avec une douce émotion, ayant sur les lèvres un délicieux sourire.
—Mais le sourire disparut et une sorte d'anxiété se peignit sur son visage.
—Votre père, Paul, dit-elle timidement, consentira-t-il?
—Qu'aucune crainte n'attriste votre pensée, ma chère Georgette, lorsque j'aurai parlé de vous à mon père et qu'il vous aura vue, il m'hésitera pas un instant à vous appeler sa fille.
Le sourire reparut sur les lèvres de Georgette, et elle présenta son front, sur lequel l'artiste mit un brillant baiser.
Ils se levèrent.
—Paul, fit-elle avec un soupir, il faut nous quitter.
—Déjà! fit-il.
—Le temps a passé vite, et je vais être grondée.
—Oh! les misérables! C'est demain, c'est ce soir que je voudrais pouvoir vous faire sortir de cette horrible maison.
—Le jour viendra, murmura-t-elle.
Elle lui tendit la main, mais l'artiste dans ses bras et ils restèrent un instant enlacés, échangeant des baisers.
Le soleil se couchait; déjà un vent plus frais agitait la cime des arbres, et les ombres du soir s'emparèrent des collines et la vieille tour qui se dressait fièrement là-bas, au-dessus de la ville.
Paul accompagna Georgette jusqu'à l'entrée de la rue de la déserte.
—Ma chère Georgette, dit la jeune femme, je vous ai vu, c'est tout ce que je voulais; je n'ai

—Elle ouvrit son secrétaire, dans lequel Forestier plongeait son regard, pendant qu'elle y prenait cinq billets de cent francs.
—Tenez, voilà, dit-elle.
—Merci, fit le bandit, en enfouissant les billets dans sa poche.
Il fit quelques pas vers la porte, puis se retourna brusquement:
—Oh! dit-il avec un mauvais sourire, je ne serai pas exigeant, seulement cinq cents francs tous les quinze jours. Au revoir, madame Prudence, ajouta-t-il.
—Et il sortit.
—Quel misérable! murmura la marchande à la toilette; pourquoi me suis-je fourrée dans les griffes de cet homme? Il l'a bien fallu... Est-ce que je pouvais faire autrement? à moins de renoncer?...
Encore toute frémissante de colère, elle se laissa tomber sur le canapé.
—C'est qu'il m'a menacé, le coquin, reprit-elle sourdement, oh! il a eu l'audace de me menacer. Mais que peut-il faire?... Ah! il le sait bien, le misérable, et je le devine, moi. Ainsi, je suis sous la dépendance de ce bandit... Oh! je vois bien ce qu'il veut, de l'argent et toujours de l'argent; du reste, il me l'a nettement déclaré, il lui faut cinq cents francs tous les quinze jours à ce maître claqueur.
Elle se mit à rire nerveusement.
—Et moi, moi, reprit-elle en se frappant le front, je vais servir une mission de mille francs par mois à un repris de justice!
Elle resta quelques instants pensive, la tête dans ses mains, puis elle se redressa brusquement et un double éclair traversa son regard.
—Il faut que je me débarrasse de ce séducteur, prononça-t-elle d'une voix creuse. Oui, il le faudrait, mais comment?
—Forestier descendait la rue Lafayette, et tout en arpentant le trottoir à grands enjambées, il se disait:
"Les papiers sont dans le secrétaire, et encore dans la grande enveloppe au cachet de cire rouge."
XI.
DU D'AMOUR.

Georgette avait encore attendu celui qu'elle aimait plus qu'elle n'aurait pu l'avouer à elle-même; elle l'avait attendu l'âme anglo-saxonne, cherchant toujours à l'examiner, ne voulant pas le condamner sans l'avoir entendu. Et Paul n'était pas venu.
A présent, elle ne l'attendait plus et n'espérait plus le revoir.
Il avait compris qu'elle ne voudrait pas être sa maîtresse, et que ne pouvant pas en faire sa femme, il devait ne plus la revoir, ne plus penser à elle.
Donc c'était fini, bien fini. Paul ne reviendrait plus à Montlhéry.
Il avait été trop beau son rêve d'un instant, son doux rêve de bonheur!
Et l'on était venu lui parler d'une grande fortune dont on l'avait dépossédée et qu'on voulait lui faire rendre. La fortune, la richesse, quand elle voyait l'effondrement de sa tête et de ses épaules!
Amère déception!
Elle ne pleurait plus autant, la pauvre Georgette; on aurait dit que chez elle la source des larmes se tarissait; mais si elle pleurait moins, parce qu'elle se contenait, ses souffrances n'en étaient que plus cruelles.
La clarté de ses grands yeux noirs s'était éteinte; il lui souriait ne se montrant plus sur ses lèvres; la riposte jeune fille d'autrefois n'existait plus; Georgette n'était plus Georgette.
Mélancolique, n'ayant plus de goût à rien, elle allait et venait un peu automatiquement, comme lassée, trouvant de plus en plus lourd le fardeau de la vie. On pouvait la croire atteinte d'une de ces maladies de langueur qui, lentement, accomplissent leur œuvre fatale et font ouvrir une tombe où disparaissent en même temps la jeunesse, la grâce et la beauté.
Le patron du "Faisan doré" et Clarisse, sa servante, ne s'apercevaient de rien, ou plutôt ils ne voulaient rien voir; peut-être se réjouissaient-ils de ce mal étrange, inconnu, qui minait la jeune fille, la faisait dépérir à vue d'œil et, sans doute, menaçait sa vie.
Evidemment, Georgette gênait Clarisse dans ses vues ambitieuses, et elle sentait que tant que la jeune fille serait là elle n'obtiendrait pas de Célestin Reboul un tant soit peu de sa faveur, qu'elle voulait lui arracher par la persuasion ou tout autre moyen.
Si, mal conseillé par son dévoué ami, Georgette n'avait pas eu ses bons amis Delmas, qu'elle se serait dévouée à tout, profondément dévouée, voyant l'avenir tout en noir, sans aucune lueur d'espérance, dégoûtée de la vie comme elle l'était, elle n'aurait pas pris la